

Je me souviendrai... de presque tout : Ardit et Briançon, père et fils, règlent leurs comptes



Miguel Vander Linden, Pierre Ardit et Nicolas Briançon. *Fabienne Rappeneau*.

CRITIQUE - Au Théâtre Montparnasse, au fil des répliques vachardes non dénuées d'humour, des révélations éclatent au grand jour entre trois générations.

Il est 17 heures passées sous la soupente d'un appartement aux murs lézardés. Affalé sur un lit pliable, un homme dort couché sur le ventre, la tête dans l'oreiller. De la vaisselle trône sur l'égouttoir de l'évier et la table à manger n'est pas débarrassée. La sonnerie d'un téléphone retentit. Le locataire vêtu d'un tee-shirt douteux ronchonne avant de se lever avec difficulté. Il attrape une bouteille d'eau minérale dans le réfrigérateur vide, en boit une gorgée, passe une main dans ses cheveux en bataille. Nicolas Briançon - les prénoms des personnages sont passés sous silence - enfile un vieux peignoir et répond. Son ex-femme lui réclame ses trois dernières pensions alimentaires, ça le rend de mauvaise humeur.

La première pièce d'Alexis Macquart, *Je me souviendrai... de presque tout*, traite de l'amour filial qui ne coule pas de source, de reconnaissance et de transmission. L'humoriste l'a écrite en pensant à Pierre Arditi. Il explore assez finement le gouffre qui sépare deux, voire trois générations masculines. Le « papy » est devenu célèbre, il se demande pourquoi son fils est passé à côté de sa vie. Il a bien publié un roman, mais c'était il y a trente ans et il n'a pas renouvelé l'exploit depuis. Son père est venu l'aider à sa façon, mais ce n'est pas gagné (Chut !). Les retrouvailles finissent mal, l'aïeul part en claquant la porte. Aucun des deux n'a la langue dans la poche et cache au plus profond de lui des plaies béantes. L'intervention du petit-fils apporte une touche de douceur.

Sous la direction intelligente de Julien Boisselier, Pierre Arditi incarne sans forcer un acteur qui cabotine, une grande gueule, un Dom Juan fatigué (ses fans sont dans la salle). Nicolas Briançon est un perdant magnifique, insatisfait, il a « *tout raté* » déplore-t-il, excepté peut-être l'éducation de son fiston. Les deux acteurs rivalisent de talent lors de ces joutes colériques. Au fil des répliques vachardes, non dénuées

d'humour, des révélations éclatent au grand jour. L'auteur n'a pas eu peur d'en faire trop au risque de tomber dans le cliché et de tirer à la ligne jusqu'au final, mais c'est un moindre détail.

Je me souviendrai... de presque tout, *au Théâtre Montparnasse (Paris 14^e), jusqu'au 21 décembre.*